

comme cela dans le recul, et s'il ne se présente pas bientôt, ah ! mais bientôt, c'est urgent tout de bon, un gouvernement déterminé qui fasse de l'éducation sa première affaire, qui établisse des collèges laïques et des écoles spéciales laïques, nous sommes finis, et adieu notre race.

On dira que ce n'est pas là l'affaire du gouvernement ; que, dans les pays libres, ce sont les municipalités, ce sont les citoyens qui se chargent de l'éducation publique et la sustentent au moyen des cotisations. Nous répondons que notre pays ne ressemble à aucun autre pays sur terre, et que c'est une moquerie, une odieuse et abominable moquerie que de s'en remettre purement aux cotisations scolaires dans un pays où les gens ne connaissent pas la valeur de l'éducation, où les hommes riches, de profession ou autres, élevés dans le dédain de l'éducation, ne peuvent avoir le moindre désir de faire pour elle quelque sacrifice que ce soit. Et la preuve de cela, vous l'avez en quelque endroit de la province que vous veuillez jeter les yeux. Il n'y a rien à quoi l'habitant des campagnes répugne comme à la taxe scolaire ; il n'y a rien pour lequel l'homme riche des villes veuille le moins déboursier que pour ce qui concerne l'éducation. Et, en vérité, c'est bien simple ; de quoi les accuserait-on ? On apprend, d'une part, à l'habitant que l'éducation lui est funeste, et, d'autre part, à l'enfant et au collégien que l'instruction poussée au delà d'une certaine limite, est plus dangereuse qu'utile, qu'il ne faut en avoir que ce qui est strictement nécessaire à la profession qu'on embrassera plus tard. Est-ce vrai, cela, oui ou non ? Mais, par exemple, cette limite, au delà de laquelle l'instruction devient pernicieuse, c'est Lui qui l'a posée, Lui, cet être collectif, Lui qui est un de légion, le tuteur-né de l'éducation publique. A l'heure où l'éducation devient pernicieuse, c'est lorsque l'esprit, s'ouvrant à des horizons qu'on lui a tenus soigneusement cachés, et comprenant le monde, la science, autrement que par le stupide, que par le mortel enseignement du collège, ne peut faire autrement que de s'affranchir et de secouer cette paternité ecclésiastique qui pèse sur lui comme le vampire sur la poitrine.

Dites-nous le, oui, dites-nous le ; venez avec nous à la face du pays, vous qui réclamez la supériorité de l'éducation collégiale et universitaire de notre province, venez dire ce qu'on enseigne dans ces collèges. Il n'y a pas longtemps encore, il y a à peine quelques mois, avant les lettres de l'abbé Chandonnet, n'avait-on pas l'abominable, la criminelle audace de déclarer officiellement, dans les livres et par les paroles prononcées en plein parlement, que notre éducation *primaire* était une des premières du monde, que le nombre des enfants canadiens suivant les écoles ne le cédait à celui d'aucun des pays les plus éclairés de la terre ? Qu'est devenue cette assertion aujourd'hui ? A la lumière écrasante de la comparaison, à la révélation venue de Philadelphie, il a bien fallu rester coi, et, l'audace se déplaçant, affiche aujourd'hui notre éducation collégiale

comme la première de toute l'Amérique. Ah ! vraiment, eh bien ! qu'enseigne-t-on dans nos collèges, oui, qu'enseigne-t-on ? Fuisque vous avez mis de l'eau dans votre vin et que vous avez fait quelques petits aveux, nous vous imiterons. A notre tour, nous concéderons quelque chose ; nous admettrons que dans les collèges canadiens, les élèves attrapent quelques bribes de grec et de latin, de belles-lettres et de rhétorique, assez pour leur donner une teinte classique, une notion faible des grandes études qui sont la base sur laquelle s'appuie toute étude ultérieure ; nous concéderons qu'ils puisent quelque idée de la formation des langues, qu'ils acquièrent, sans qu'ils s'en doutent, les assises indispensables sur lesquelles s'édifie toute éducation purement littéraire..... et après ? Que leur montre-t-on en fait d'histoire, de géographie, de sciences..... ? De la philosophie ! Pas le moindre mot. Ils en sont encore à St. Thomas d'Aquin. Ils ne connaissent rien de la science moderne, science funeste qui a réduit à néant tant de choses. Au milieu d'un monde nouveau, ils sont déclassés. Qu'apprennent-ils en fait de critique historique ? Ils ne connaissent que l'Histoire Sainte, cette puérule légende, et ils n'ont pas d'idée qu'il existe d'autres auteurs que Rollin, Anctil et Gabourd. On les nourrit de fossiles, on les bourre comme des momies, et en sortant des collèges, il ne leur reste plus qu'à se faire embaumer.

Dites-nous si une bonne partie du temps des études ne se passe pas à entendre débiter des blasphèmes contre la société moderne et ses découvertes, contre ses tendances et ses agissements, "quoi ! Mais les trois quarts et demi de nos journaux ne contiennent pas autre chose, répété à satiété, à mort, sous une forme ou une autre, dans chaque numéro qui paraît, soit tous les jours, soit deux ou trois fois par semaine. Dites-nous si un élève, sortant de l'un quelconque de nos collèges, (à votre choix, allez-y) peut seulement faire un fait divers, traduire une dépêche télégraphique, et tourner une phrase dans un français supportable ? Nous avons bientôt quinze ans de journalisme sur la conscience ; et bien ! ce phénomène est encore à trouver pour nous. Dans les meilleurs écrits que des jeunes gens d'un talent réel nous apportaient, il y avait invariablement des fautes de français, grosses, moyennes ou petites à chaque phrase. Nous n'exagérons ni ne plaisantons. Il y a quelques temps, nous avons voulu par curiosité parcourir un article de la *Minerve*, écrit par un pédant ridicule qui s'imagine apprendre à têter à sa nourrice, et nous y avons trouvé tant de fautes, tant de fautes que nous l'avons planté là, et..... Dieu nous garde de recommencer.

Nous ne voulons pas nous étendre beaucoup sur ce sujet, la partie nous est trop belle, et ça ne serait pas généreux. Et puis, on viendrait encore, comme d'habitude, nous appeler parricide, dire que nous frappons le sein de notre mère, que, cette éducation que nous avons, où l'avons-nous reçu, si ce n'est au collège ?..... Oui, toutes ces stupidités là se débitent encore, et, il n'y